

**Stéphanie BERTRAND**

Université de Lorraine – Écritures (EA 3943)  
& Université du Luxembourg

**De la sentence biblique à l'aphorisme gidien:  
affirmation d'une posture de « pasteur »**

Si de nombreuses études<sup>1</sup> se sont attachées à montrer comment Gide puisait thèmes et idées dans le Livre Sacré, peu d'entre elles, cependant, se sont intéressées à la manière dont l'écriture biblique avait nourri la prose gidienne d'un point de vue stylistique. Gide lui-même invite pourtant à y réfléchir, dès lors que son admiration pour la Bible concerne, au-delà des récits et enseignements qu'elle renferme, le style lui-même, ainsi qu'il le note dans son *Journal* :

Je relis, à l'usage de Catherine, la Genèse et, cet après-midi, L'Écclésiaste et le Cantique des Cantiques. Certes, il y a, dans ces deux dernières œuvres, des redites (harmonieuses, dans le Cantique) et des parties creuses ; mais aussi et surtout des pages d'une telle beauté, d'une si solennelle grandeur que je ne connais rien dans aucune littérature qui leur soit supérieur, ou même leur puisse être comparé<sup>2</sup>.

(Notons qu'il relève lui-même déjà l'une des principales caractéristiques du style biblique : la redite). Les citations bibliques qui émaillent ses œuvres critiques, personnelles et fictionnelles, nous renseignent elles aussi sur les phrases de l'Écriture qui ont marqué Gide, partant, sur les saillances stylistiques auxquelles il fut potentiellement sensible.

De l'observation de ce corpus, un constat se dégage : la prépondérance des formules gnominiques, empruntées au *Livre des Proverbes*, mais aussi aux *Évangiles* et à *L'Écclésiaste*. Celle-ci semble implicitement assimiler la Bible, sinon à un texte de lois, à une somme de règles, du moins à un ensemble de vérités générales, bref, à une œuvre

---

<sup>1</sup> À commencer par celle de Pierre Masson, qui s'intitule « La lutte avec l'ange. Gide et la Bible », *Littératures contemporaines*, Paris, Klincksieck, n° 7, 1999, p. 117- 134.

<sup>2</sup> J2, p. 782.

exemplaire, de portée morale voire moralisatrice. Gide le reconnaît d'ailleurs lui-même dans *Si le grain ne meurt* : « jusqu'alors il ne s'était point passé de jour que je ne puisasse dans le saint livre mon aliment moral et mon conseil<sup>3</sup> », avant de fustiger, des années plus tard, ce type de réception du texte sacré, dans son *Journal* :

Puis ce qui détourne l'attention, c'est la réputation qu'a ce livre-ci, de se vouloir édifiant ; et l'ennui qu'on en attend en conséquence. On l'abandonne aux prêtres, aux pasteurs ; bon pour les convertis ! un profane n'a que faire de se laisser catéchiser<sup>4</sup>.

Cette question de la réception de la Bible se trouve d'ailleurs mise en abyme dans le texte gidien, par le truchement des personnages de pasteurs notamment : en associant posture pastorale et énonciation aphoristique (puisque ce sont, dans son œuvre fictionnelle, voire personnelle<sup>5</sup>, les personnages de pasteur, qu'ils soient explicitement ou implicitement désignés comme tels, qui recourent le plus à la forme aphoristique), Gide pose en fait plus largement la question du mode de lecture, tant de la Bible, que de la formule gnomique, partant, de l'œuvre elle-même, jouant ainsi, à un niveau esthétique, le débat théologique suscité par les commentaires de Saint-Paul. Ce n'est pas le moindre des paradoxes qu'une forme relevant originellement du champ de la morale<sup>6</sup> nous révèle qu'avant d'être morale, théologique et littéraire, la lecture gidienne de la Bible fut aussi et surtout esthétique.

#### *Influence stylistique : le parallélisme hébraïque*

À la fois visible et prévisible dans les œuvres fictionnelles et personnelles se rapportant à la religion (pour le dire vite), telles *Les Nourritures terrestres*, *La Porte Étroite*, *La Symphonie pastorale*, *Si le grain ne meurt*, *Numquid et tu... ?...*, l'intertextualité, stylistique en particulier, entre sentence biblique et aphorisme gidien, est plus discrète et inattendue dans l'œuvre critique, surtout lorsque le sujet s'avère des plus littéraires, mais elle se révèle dès lors aussi plus significative. Si des

---

<sup>3</sup> *Si le grain ne meurt*, SV, p. 271.

<sup>4</sup> J2, p. 782.

<sup>5</sup> Gide se désignait lui-même, dans son *Journal*, comme un « pasteur protestant » (« Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse – doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie. », J1, p. 576) ; sa manie aphoristique n'y est sans doute pas étrangère.

<sup>6</sup> E. Tourette, *Les formes brèves de la description morale : quatrains, maximes, remarques*, Paris, Champion, 2008.

intentions mimétiques, souvent parodiques et ironiques, peuvent en effet l'expliquer dans les textes narratifs, sa présence dans les écrits critiques témoigne d'une influence plus profonde, plus sérieuse, de nature différente. Ainsi, dans sa conférence « De l'influence en littérature », Gide cite-t-il à deux reprises, à la suite de ses propres énoncés aphoristiques, un énoncé gnomique biblique :

Un grand homme n'a qu'un souci : devenir le plus humain possible, disons mieux : DEVENIR BANAL. Devenir banal, Shakespeare, banal Goethe, Molière, Balzac, Tolstoï... Et, chose admirable, c'est ainsi qu'il devient le plus personnel. Tandis que celui qui fuit l'humanité pour lui-même, n'arrive qu'à devenir particulier, bizarre, défectueux... Dois-je citer le mot de l'Évangile? Oui, car je ne pense pas le détourner de son sens : « Celui qui veut sauver sa vie (sa vie personnelle) la perdra ; mais celui qui veut la perdre la sauvera » (ou pour traduire plus exactement le texte grec : « la rendra vraiment vivante »)<sup>7</sup>.

Si donc les grands esprits cherchent avidement les influences, c'est que, sûrs de leurs propres richesses, pleins du sentiment intuitif, *ingénu* de l'abondance immanente de leur être, ils vivent dans une attente joyeuse de leurs nouvelles éclosions. – Ceux, au contraire, qui n'ont pas en eux grande ressource, semblent garder toujours la crainte de voir se vérifier pour eux le mot tragique de l'Évangile : « Il sera donné à celui qui a ; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a. »<sup>8</sup>

L'intention didactique et la dimension pédagogique propres au genre de la conférence (et à son sujet, puisque Gide joint le geste à la parole, dans cette conférence traitant de l'influence) justifient sans doute la présence de l'intertexte biblique, sans compter qu'il confère ainsi indirectement à son propos l'autorité du texte sacré. La présence du texte-source permet ainsi de se rendre compte que Gide transpose sur un plan esthétique une vérité initialement théologique (la question de la foi en l'occurrence) et/ou sociale (les lois de la fortune). Cependant, la récurrence d'une même structure au sein de tous ces énoncés gnomiques, qu'ils soient bibliques ou gidiens, invite à considérer que Gide puise dans la sentence biblique davantage qu'une pensée : une structure de pensée. L'extrait de la Bible relève en effet, dans les deux cas (et cela se vérifie dans d'autres écrits), d'une structure phrastique que les spécialistes du texte sacré ont identifiée, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, comme étant un « parallélisme antithétique » (c'est le révérend Robert Lowth qui fut le premier à en proposer une codification précise, au milieu du XVIII<sup>e</sup>

---

<sup>7</sup> « De l'influence en littérature », EC, p. 410.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 413.

siècle<sup>9</sup>). C'est là une structure translinguistique, repérable quelle que soit la langue, originelle (hébraïque, grecque) ou de traduction (latine, française), dans laquelle la Bible est lue. Les deux « membres<sup>10</sup> » de la phrase biblique, telle qu'elle est citée par Gide (approximativement d'après la version de Louis Segond), mais aussi telle qu'elle figure dans la traduction de Crampon (que Gide tenait pour l'« une des meilleures<sup>11</sup>), s'inscrivent en effet dans un parallélisme paratactique : (« celui qui [...] ; celui qui [...] » ; « il sera donné à celui [...] ; mais à celui qui [...] on ôtera [...] »). L'antithétisme entre les deux membres s'avère plus ou moins explicite en fonction des versions, suivant que la coordination s'effectue à l'aide de l'adversatif « mais » ou de la conjonction de coordination « et ». Cet antithétisme est d'ailleurs double : lexical, au sein du membre lui-même, et hyponymique d'un membre à l'autre.

« <u>Celui qui</u> veut <b>sauver sa vie</b>	mais <u>celui qui</u> veut <b>la perdre</b>
<b>la perdra ;</b>	<b>la sauvera<sup>12</sup> »</b>

« <b>Il sera donné</b>	mais à <u>celui qui n'a pas,</u>
<u>à celui qui a ;</u>	<b>on ôtera même ce qu'il a<sup>13</sup> »</b>

Or l'écriture aphoristique gidienne, qui précède son intertexte, semble calquée sur cette même structure, tout à la fois parallèle et doublement antithétique :

« <u>Un grand homme</u> n'a qu'un souci : <b>devenir le plus humain</b>	Tandis que <u>celui qui fuit l'humanité</u> pour lui-même,
---	--

<sup>9</sup> R. Lowth, *De sacra poesi Hebraeorum* [De la poésie sacrée des Hébreux], Oxford, 1753.

<sup>10</sup> Pour reprendre le vocabulaire de l'analyse rhétorique biblique : voir R. Meynet, *L'analyse rhétorique : une nouvelle méthode pour comprendre la Bible : textes fondateurs et exposé systématique*, Paris, Éditions du Cerf, 1989.

<sup>11</sup> J2, p. 4 : « Sur mon insistance, il me demanda dans quelle traduction je lui conseillais de lire la Bible. Je répondis à cette question par l'envoi de la traduction de l'abbé Crampon, que je tiens pour une des meilleures, et que je lis le plus volontiers. » ; « Celui qui aime sa vie, la perdra ; et celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle. »

<sup>12</sup> Marc, VIII, 35 ; Luc, XVII, 33 ; Jean, XII, 25.

<sup>13</sup> Luc, XIX, 26.

possible, disons mieux : DEVENIR BANAL. [...]	
Et, chose admirable, c'est ainsi qu'il <b>devient le plus personnel.</b>	n'arrive qu'à <b>devenir particulier, bizarre, défectueux... ».</b>

De même dans le second extrait :

<b>« Si donc les grands esprits cherchent avidement les influences,</b>	<b>– Ceux, au contraire, qui n'ont pas en eux grande ressource,</b>
c'est que, sûrs de leurs propres richesses, pleins du sentiment intuitif, <i>ingénu</i> de l'abondance immanente de leur être, ils vivent dans une <b>attente joyeuse de leurs nouvelles éclosions.</b>	semblent garder toujours la crainte de voir se vérifier pour eux le mot tragique de l'Évangile : « Il sera donné à celui qui a ; mais à celui qui n'a pas, <b>on ôtera</b> même ce qu'il a. » »

Si la présence des citations bibliques atteste ici clairement l'origine de ce trait stylistique, son absence, ailleurs, pourrait rendre ce rapprochement plus discutable, et ce, d'autant plus que la forme aphoristique se définit précisément, traditionnellement, par sa capacité à présenter une vérité *paradoxe*, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire une vérité surprenante, qui prend le contrepoint et le contre-pied du point de vue attendu<sup>14</sup>, autrement dit, par son caractère antithétique. De plus, binarité et antithétisme sont deux procédés récurrents des proverbes profanes, et caractéristiques d'autres traditions que de la seule tradition aphoristique (on peut penser à la tradition poétique, orientale notamment, et à la tradition orale). Gide pourtant, semble neutraliser ces objections, lorsqu'il note :

*Quiconque cherchera à sauver sa vie la perdra, et quiconque l'aura perdue la retrouvera*, donnait la version d'Osterwald, vidant ainsi cette parole, où bientôt on ne voyait plus qu'un balancement de pensée, un paradoxe à cabriole comme : « les premiers seront les derniers », ou : « heureux les malheureux » ; c'est donner à l'ennemi trop beau jeu<sup>15</sup>.

Il établit ce faisant une hiérarchie (y compris au sein des sentences bibliques) entre d'une part l'antithèse simple, qui consiste en une

<sup>14</sup> Voir Jean Lafond (éd.), *Les Formes brèves de la prose et le discours discontinu (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Vrin, 1984.

<sup>15</sup> *Numquid et tu... ?*, J1, p. 1000.

inversion mécanique inintéressante, et de l'autre, l'antithèse double, pertinente car restituant les liens complexes qu'entretiennent entre eux les phénomènes : ceci revient cependant à privilégier le parallélisme sur l'antithétisme<sup>16</sup>. Et de fait, c'est par le parallélisme, dont les exégètes bibliques ont bien montré à quel point il était le marqueur et l'instrument principal de l'écriture biblique<sup>17</sup>, tout particulièrement dans ses passages gnomiques, que Gide semble avoir été profondément influencé.

Lowth a ainsi identifié, à côté du « parallélisme antithétique », le « parallélisme synonymique » et le « parallélisme synthétique », schémas qui semblent se retrouver sous la plume aphoristique gidienne également. Le « parallélisme synonymique » consiste à répéter, dans d'autres termes, l'idée préalablement énoncée – on a rappelé précédemment à quel point Gide fut sensible aux redites bibliques :

L'homme est plus intéressant que les hommes ; c'est lui et non pas eux que Dieu a fait à son image. Chacun est plus précieux que tous<sup>18</sup>.

Dans le parallélisme synthétique, le deuxième membre ne se contente pas de se faire l'écho du premier ou d'établir un contraste, il amplifie ou précise l'idée précédente :

Et pourtant, il faut bien avouer que la personnalité des plus grands hommes est faite de leurs incompréhensions. L'accentuation même de leurs traits exige une limitation violente. Aucun grand homme ne nous laisse de lui une image vague, mais précise et très définie. On peut même dire que ses incompréhensions font la *définition* du grand homme<sup>19</sup>.

Sans vouloir poser sur les aphorismes gidien une grille de lecture trop artificielle, ni rapprocher de la rhétorique biblique un procédé qui relève tout autant de la rhétorique classique, c'est la récurrence de cette

<sup>16</sup> Un autre exemple, plus explicite encore, est donné par la conférence « Les Limites de l'art ». À propos de la sentence « L'homme propose et Dieu dispose », Gide affirme : « Coupez la phrase en deux, ne prenez pour credo qu'un des deux membres de la formule, et vous aurez les deux grandes hérésies artistiques qui toujours à neuf s'entrebattent pour ne vouloir comprendre que c'est de leur union même et de leur compromission seulement que l'art peut naître. » (EC, p. 422).

<sup>17</sup> « Indépendamment du rythme de la poésie biblique, sur lequel les spécialistes ne sont pas d'accord, le parallélisme des deux hémistiches constitue une dominante, peut-être même la dominante, la caractéristique essentielle de la poésie hébraïque. », J. Molino, « Sur le parallélisme morpho-syntaxique », *Langue Française*, n° 49, février 1981, p. 83.

<sup>18</sup> « Littérature et morale », J1, p. 257.

<sup>19</sup> « De l'influence en littérature », EC, p. 408-409.

même structure à l'échelle du texte gidien tout entier<sup>20</sup>, comme dans la Bible (on parle dans ce cas de « parallélisme architectonique »), et la conscience que Gide manifeste de ce trait d'écriture et de structure dans ses commentaires du Livre Saint<sup>21</sup> (même si c'est souvent sur un mode négatif), qui autorisent à penser que l'esthétique du parallélisme dans les aphorismes gidiens est redevable au *Livre de Job*, au *Livre des Prophètes*, à *L'Ecclésiaste*, beaucoup plus qu'aux proverbes profanes (eux-mêmes d'ailleurs largement redevables à la Bible), ou aux auteurs classiques tels Virgile ou Montaigne, adeptes eux aussi de ce procédé.

Cependant, est-il encore pertinent de parler d'aphorisme lorsque la pensée généralisatrice se construit ainsi sur plusieurs phrases ? Certes, contrairement à ce que l'on observe dans le texte biblique, les deux membres n'ont pas le même statut chez Gide, l'un bénéficiant indéniablement par rapport à l'autre d'une mise en relief, tant typographique (à l'aide de lettres capitales ou de l'italique), que grammaticale (par l'emphase notamment : détachement, focalisation, négation exceptive...). L'aphorisme gidien pourrait alors être considéré comme l'un des deux membres du parallélisme hébraïque, dont le second serait implicite. Cependant, dans la mesure où l'aphorisme se définit aussi et surtout par son « potentiel citationnel<sup>22</sup> », et que l'auto-citation,

---

<sup>20</sup> Cette structure se retrouve à l'échelle du paragraphe chez Gide, voire du texte dans son ensemble. Ainsi dans sa conférence « De l'influence en littérature », pour le parallélisme antithétique : « Peut-être peut-on dire que... [...] Le contraire de tout cela, n'est-ce pas [...] » (EC, p. 409). De même, pour le parallélisme synonymique : « Mais, je le répète [...]. », *Ibid.*, p. 405 ou encore « On l'a déjà dit [...] », *Ibid.*, p. 406.

L'ensemble du texte s'organise lui-même autour d'une binarité antithétique explicitée dès le début : « L'apologie de l'influencé d'abord : l'apologie de l'influenceur ensuite ; ce seront là les deux points de notre causerie. » (*ibid.*, p. 403). Il n'est que de rappeler encore le souhait formulé par Gide dans la « Postface pour la nouvelle édition de *Paludes* et pour annoncer *Les Nourritures terrestres* » : « J'aime aussi que chaque livre porte en lui, mais cachée, sa propre réfutation et ne s'assoie pas sur l'idée, de peur qu'on n'en voie l'autre face. [...] J'aime qu'il [...] soit comme ces compositions chimiques, agglomérats, *juxtapositions* d'équipotences si parfaites qu'elles se maintiennent en équilibre et tranquilles [...]. », RR1, p. 326 (nous soulignons).

<sup>21</sup> Citons encore à ce sujet ce commentaire du *Journal* : « ce début de l'épître aux Romains est confus, plein de redites », J1, p. 988.

<sup>22</sup> Charlotte Schapira, *La Maxime et le discours d'autorité*, Paris, SEDES, 1997.

lorsqu'elle a lieu chez Gide, s'avère systématiquement globale<sup>23</sup>, il semblerait que la notion d'« aphorisme » connaisse chez Gide une extension assez inédite. Toutefois, le verset biblique ne permettrait-il pas de mieux comprendre la manière dont se construit la pensée généralisatrice gidienne ? La dénomination de « verset aphoristique » pourrait dès lors paraître plus adéquate pour désigner cette pensée gnomique qui se construit essentiellement par binarité, volontiers sur plusieurs phrases, voire sur un paragraphe autonome.

Au-delà du contenu de la sentence biblique, c'est donc aussi sa forme qui intéresse et inspire Gide. Le parallélisme hébraïque, sous ses différents aspects, se prête bien à la pensée aphoristique gidienne, en particulier dans le genre de la conférence, parce qu'il constitue le support privilégié de la parole didactique : répétition à valeur pédagogique lorsqu'il adopte la forme du parallélisme synonymique, il permet, sous la forme du parallélisme antithétique, d'examiner les deux faces d'un même objet, de faire, en somme, le tour de la question, tout en soulignant l'intime interrelation des faits et des choses ; enfin, c'est souvent le souci de donner à voir la construction de la pensée, pour mieux la partager, qui amène le recours au parallélisme synthétique.

#### *Influence esthétique : une réflexion sur la lecture*

Souci didactique, certes, mais pédagogie de l'effort : le parallélisme, antithétique en particulier (qui l'emporte statistiquement sur les autres formes mentionnées) contribue en effet au caractère éminemment énigmatique de ces sentences. Comme le note Roland Meynet pour l'Évangile de Luc, auquel appartiennent notamment les deux sentences retenues par Gide<sup>24</sup> :

Pour ce qui est de la nature du centre, il peut être : une question [...], une parabole [...], une bénédiction [...], un proverbe (ou maxime, formule, énigme), une prophétie [...]. Questions, paraboles, proverbes ont en commun leur caractère énigmatique<sup>25</sup>.

---

<sup>23</sup> « Billets à Angèle », EC, p. 281.

<sup>24</sup> Luc, XVII, 33 et Luc, XIX, 26.

<sup>25</sup> R. Meynet, *L'Évangile selon saint-Luc : analyse rhétorique, commentaire*, Paris, Éditions du Cerf, vol. II, 1989, p. 261.



L'énigme, qui est un « jeu d'esprit où l'on donne à deviner une chose en la décrivant dans des termes ambigus ou obscurs<sup>26</sup> », a pour fonction d'inviter le lecteur à réfléchir, à remettre en cause ses acquis, bref de le déstabiliser. Le paradoxe biblique ambitionne vraisemblablement, en plus de maintenir vive l'attention du lecteur, de le placer dans une quête, une recherche de sens constantes. On voit bien l'intérêt que l'éthique de l'inquiétude gidienne a pu trouver dans ce procédé.

Si la lecture directe de la Bible est garante de cet exercice mental, le travail du pasteur dans son sermon, parce qu'il y explicite et explique ce que peuvent avoir d'énigmatiques les propos divins, gnomiques en particulier, prive le lecteur de cette réflexion et oriente le discours biblique dans un sens sinon prédéfini, du moins univoque. Le pasteur reproduit en quelque sorte, de manière externe à la Bible, le travail opéré par Saint-Paul dans ses Épîtres. Le pasteur Vautier en offre un bon exemple au début de *La Porte Étroite* :

Le pasteur Vautier, sans doute intentionnellement, avait pris pour texte de sa méditation ces paroles du Christ : *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite*. [...] Le pasteur avait d'abord lu tout le verset [...]. Puis, précisant les divisions du sujet, il parlait d'abord du chemin spacieux...[...] – *Il en est peu qui la trouvent*, achevait le pasteur Vautier. Il expliquait comment trouver la porte étroite...<sup>27</sup>

Le discours biblique et le discours pastoral adoptent ainsi un cheminement inverse : le premier aboutit à la formule (placée souvent au centre du texte), le second en part. Or, à l'image du pasteur qui construit son sermon tout à la fois à partir de et sur une sentence, tout texte s'envisage, chez Gide, comme le commentaire, l'explicitation ou la réécriture d'une formule, quelquefois d'un verset biblique. La manière dont la formule gnomique constitue le noyau de la pensée et de l'écriture gidienne se perçoit bien dans un commentaire tel que celui-ci<sup>28</sup> :

Je continue à lire *Les Déracinés*. Ces gens-là me suppriment ; je n'ai de raison d'être qu'en leur étant hostile. Je cherche sous quelle formule religieuse ou morale je peux abriter mon opposition ; et comment la légitimer. Je trouve celle de Prométhée : « Se dévouer à son aigle ; et... suffit ! » L'autre dit : « C'est

<sup>26</sup> Centre Informatique et Bible (Maredsous, Belgique), *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Turnhout, Brepols, 2002 [1987], p. 413.

<sup>27</sup> *La Porte Étroite*, RR1, p. 820-821.

<sup>28</sup> Claudia Bouliane développe les mêmes idées dans « Le démonisme d'André Gide : le pouvoir de l'induction », *Les écrivains théoriciens de la littérature (1920-1945)*, disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.fabula.org/colloques/document1841.php> (consulté le 30/06/2013).

tout ce que vous avez trouvé ? » On répond : « Oui ; ce que j'ai trouvé de mieux. »<sup>29</sup>

Particulièrement évident dans les fictions qui se présentent comme des réécritures de paraboles bibliques (*La Porte Étroite*, *Le Retour de l'enfant prodigue*), ce travail d'expansion est perceptible aussi et surtout dans l'œuvre critique. Gide s'attache à y développer, à y expliquer une formule, souvent de son cru, *a priori* énigmatique, comme le laisse entendre sa conclusion de « De l'influence en littérature » : « Peut-être les quelques idées que j'ai tenté d'exposer ici, vous paraîtront-elles soit paradoxales soit fausses<sup>30</sup>. » Comme dans le texte biblique, cette formule-clef se trouve fréquemment au centre du texte. C'est le cas pour :

Un grand homme n'a qu'un souci : devenir le plus humain possible, disons mieux : DEVENIR BANAL.

L'art naît de contrainte, vit de lutte, meurt de liberté<sup>31</sup>.

Cette formule est souvent antérieure au texte : la première figurait ainsi déjà, en des termes à peine différents, dans le *Journal* et dans les *Nourritures terrestres* :

ASSUMER LE PLUS POSSIBLE D'HUMANITÉ, voilà la bonne formule<sup>32</sup>.

*Assumer le plus possible d'humanité. Voilà la bonne formule*<sup>33</sup>.

D'autres indices textuels viennent confirmer la présence, plus surprenante dans les textes de critique littéraire, de cette posture pastorale. Gide recourt en effet de manière récurrente à une image pour expliquer la parole généralisatrice. Cet usage ressortit au procédé de la parabole, supposée expliciter une idée abstraite (elle a, selon le *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, à la différence de l'allégorie, « un message unique et direct<sup>34</sup> »), et ce, d'autant plus que les images retenues s'avèrent éminemment bibliques :

Il n'est pas possible à l'homme de se soustraire aux influences ; l'homme le plus préservé, le plus muré en sent encore. Les influences risquent même d'être d'autant plus fortes qu'elles sont moins nombreuses. Si nous n'avions rien pour nous distraire du mauvais temps, la moindre averse nous ferait inconsolables<sup>35</sup>.

<sup>29</sup> A. Gide à E. Rouart ( 27 novembre 1897), dans André Gide, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, vol. II, 1932-1939, p. 483.

<sup>30</sup> « De l'influence en littérature », EC, p. 417.

<sup>31</sup> « De l'évolution du théâtre », EC, p. 437.

<sup>32</sup> *Les Nourritures terrestres*, RR1, p. 355.

<sup>33</sup> J1, p. 185.

<sup>34</sup> *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, op. cit., p. 961.

<sup>35</sup> « De l'influence en littérature », EC, p. 404.

Que m'importe, auprès de cela, tout ce que j'apprends par la tête, ce qu'à grand renfort de mémoire j'arrive à retenir ? — Par instruction, ainsi, je peux accumuler en moi de lourds trésors, toute une encombrante richesse, une fortune, précieuse certes comme instrument, mais qui restera *différente* de moi jusqu'à la consommation des siècles. — L'avare met ses pièces d'or dans un coffre ; mais, le coffre fermé, c'est comme si le coffre était vide<sup>36</sup>.

[...] — il est utile de comprendre que ce qui fait, dans sa plantureuse diversité l'unité malgré tout d'une grande époque, c'est que tous les esprits qui la composent se viennent abreuver aux mêmes eaux... / Aujourd'hui nous ne savons plus à quelle source boire — nous croyons trop d'eaux salutaires, et tel va boire ici, tel va là. / C'est aussi qu'aucune grande source unique ne jaillit, mais que les eaux, surgies de toutes parts, sans élan, sourdent à peine, puis restent sur le sol, stagnantes — et que l'aspect du sol littéraire aujourd'hui est assez proprement celui d'un marécage<sup>37</sup>.

Certaines se retrouvent en effet telles quelles dans la Bible (tels l'avare<sup>38</sup> ou la source<sup>39</sup>) ; d'autres appartiennent à un domaine métaphorique fréquemment convoqué par l'Écriture (les conditions météorologiques<sup>40</sup> par exemple). C'est ce choix d'images qui permet de rapprocher de l'esthétique biblique autant que pastorale un procédé somme toute récurrent dans la prose classique, didactique en particulier : la comparaison. On comprend dès lors pourquoi Anne Régent-Susini, dans *L'éloquence de la chaire. Les sermons de saint-Augustin à nos jours*<sup>41</sup>, considère la conférence comme l'une des formes du sermon.

Cet usage de la parabole paraît d'autant plus significatif lorsqu'on se rappelle que le terme hébreu *masal* permet de désigner tout à la fois la sentence et la parabole :

Le mot hébreu *masal* qui donne son titre au premier d'entre eux [au premier *Livre des Proverbes*], très légitimement traduit par « proverbe » [...] évoque en outre [...] l'idée d'un rapprochement pour comparaison, qui oriente vers la parabole. De plus, l'existence d'une racine apparemment commune à ce même terme et, curieusement, à celui qui signifie « chef » ou « maître », suscite aussi l'idée de « commandement », ou « précepte d'un impérieux enseignement »<sup>42</sup>.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 407.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 412.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 407. Voir Luc, XII, 13-21.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 412. Voir l'Évangile de Jean, IV, avec la parabole de Jésus et de la Samaritaine.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 404.

<sup>41</sup> A. Régent-Susini, *L'éloquence de la chaire. Les sermons de Saint-Augustin à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 2009.

<sup>42</sup> *Dictionnaire encyclopédique de la Bible, op. cit.*, p. 1064.

Il y a bien chez Gide, comme dans le terme hébreu, un usage conjoint de la sentence et de la parabole, tantôt parallèle, tantôt concomitant. Comme on a pu le voir pour la conférence « De l'influence en littérature », dans les textes critiques, c'est fréquemment une courte parabole qui vient expliciter les formules gnomiques. Dans les fictions, c'est l'histoire tout entière qui se conçoit comme une parabole venant illustrer une formule plus ou moins explicite. Cela est particulièrement évident pour *La Porte Étroite*, ou *Le Retour de l'Enfant Prodigue*, réécritures de paraboles bibliques ; mais cette structure se retrouve également dans le roman des *Faux-Monnayeurs*, où la formule énoncée par Édouard dans la dernière partie de l'œuvre, « Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant<sup>43</sup> », semble résumer l'évolution des personnages dans le roman, à moins que ce ne soit la question du diable, comme le suggère Gide dans le *Journal des Faux-Monnayeurs* :

Le traité de la non-existence du diable. Plus on le nie, plus on lui donne de réalité. Le diable s'affirme dans notre négation. / Écrit hier soir quelques pages de dialogue à ce sujet – qui pourrait bien devenir le sujet central de tout le livre, c'est-à-dire le point invisible autour de quoi tout graviterait<sup>44</sup>.

Ici, la formule originelle serait implicite, et la structure concentrique. Sans citer toutes les œuvres gidiennes, mentionnons encore *Paludes* ; dans la « Postface » déjà évoquée, Gide écrit :

« Il faut porter jusqu'à la fin toutes les idées qu'on soulève. » – Et voilà le sujet de mon livre. C'est l'histoire d'une idée plus que l'histoire de quoi que ce soit d'autre [...] <sup>45</sup>.

Et parlant de l'idée, là encore, il use de comparaisons :

À quoi comparerais-je l'idée<sup>46</sup> ?

À quoi comparerais-je encore l'idée ? L'idée est pareille au petit grain dont nous parlait l'Évangile. [...] On ne s'échappe pas de Dieu, Dieu nous possède infiniment. Dévouons-nous donc à l'idée<sup>47</sup>.

Cette constante association de l'affirmation et de l'illustration souligne, une fois de plus, à quel point Gide transpose dans l'écriture fictionnelle comme critique les principes de la rhétorique pastorale.

<sup>43</sup> *Les Faux-Monnayeurs*, RR2, p. 436.

<sup>44</sup> *Journal des Faux-Monnayeurs*, RR2, p. 530 (nous soulignons).

<sup>45</sup> « Postface pour la nouvelle édition de *Paludes* et pour annoncer *Les Nourritures terrestres* », RR1, p. 325.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 325.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 326.

L'écriture aphoristique gidienne permet ainsi de se rendre compte qu'au-delà d'une réception spirituelle et morale du texte sacré, ordinaire pour tout protestant, voire pour tout chrétien, Gide aborde aussi le Livre Saint de manière esthétique. La Bible, par le prisme de ses sentences, constitue en effet un modèle esthétique, autant du point de vue de la forme que du fond<sup>48</sup> : Gide transpose les vérités théologiques, morales ou sociales qu'elle exprime de manière gnomique sur un plan esthétique, mais semble tout aussi profondément influencé par l'essentielle binarité qui travaille le texte biblique. Cette structure phrastique, qui est aussi textuelle, se prête bien à la construction de l'écriture et de la pensée gidienne, éminemment dialectiques et duelles, volontiers didactiques.

Le texte biblique n'est toutefois pas le seul à user de sentences. Celles-ci réapparaissent dans le discours pastoral, dont elles constituent tout à la fois le noyau, le sujet et le médium. Rien d'étonnant alors à voir Gide associer, dans ses œuvres de fiction comme dans son œuvre critique, énonciation aphoristique et posture pastorale, que cette dernière soit fondée de manière statutaire (par les personnages de pasteurs) ou locutoire (par des procédés relevant de « l'éloquence de la chair »), si ce n'est que l'ironie narrative et certaines déclarations d'intention viennent fréquemment la mettre à mal. Serait-ce là une manière d'inviter le lecteur à une interprétation directe du texte biblique, de ses énoncés gnomiques, voire de tout énoncé aphoristique ? Et de fait, son œuvre critique le montre bien, le seul pastorat que Gide concède et auquel il se prête, est d'ordre esthétique : l'écriture aphoristique rend ainsi manifeste le déplacement, esthétique, d'une posture originellement théologique et morale, partant, le fait que la lecture et l'interprétation de la Bible furent chez Gide, aussi et surtout...esthétiques.

---

<sup>48</sup> Un modèle pas toujours sérieux d'ailleurs : nous n'avons pas abordé le versant subversif, davantage présent dans les œuvres de fiction, notamment parce que cela avait déjà été bien analysé par Pierre Masson dans l'étude citée *supra*.